

La fabrique de lumière

Il pleut sur Lafarge. Il pleut sur le Casino. Il pleut dans mes yeux qui s'attardent sur quelques-uns des phares suintants qui furent les guides de ma jeunesse à travers les tempêtes algéroises des années 1970.

Derrière la vitre larmoyante et embuée, je crois reconnaître le visage d'une jeune fille qui habitait la zone et qui travaillait avec nous.

Belle comme une déesse méditerranéenne. Mais il n'y a que le gris de la mer et le gris de la colline et cette lassante tristesse qui noie les cœurs... La rue n'est plus la même : les maisonnettes riantes qui s'étaient de part et d'autre ont laissé place à des buildings saturés de verre et d'aluminium, lieux de tous les commerces... Je cherche le vieux bistrot où nous venions écouter Dahmane. Il a disparu, bouffé par le béton qui envahit tout. Nous y débarquions chaque semaine, quittant le centre-ville pollué et bruyant pour nous gorger du soleil de la Pointe Pescade. Personne n'avait de bagnole mais ces taxis vert et jaune qui illuminaient les artères de la cité de leur couleur d'espérance, nous larguaient à toute heure vers toutes les destinations. Pour quelques sous...

Une plaque : Baïnem... Ce mot magique réveille en moi des souvenirs enfouis aux fins fonds de la mémoire et qui explosent soudainement sous le ciel pluvieux, en une gerbe éblouissante qui illumine de son éclat l'après-midi moite de la Pointe. Je pense à Rabah Afredj, disparu trop tôt pour voir ses filles entrer dignement et fièrement dans la vie adulte. J'entends presque Dahmane El Harrachi chanter ses deux colombes au regard perdu dans les profondeurs bleues. Je ne sais pas pourquoi, mais tout à l'heure, en quittant Bologhine et en longeant la corniche, il m'avait semblé que ces deux colombes avaient habité Padovani. Il y a, là-bas, une maison aux allures de palais, faite sur mesure pour elles. Des larmes s'échappent du plus profond de mon être. Où êtes-vous, camarades de jeunesse, compagnons de nos errances vers ces rivages éblouissants ? Il n'y avait pas d'autoroutes et on ne mettait pas plus d'une demi-heure entre la Grande-Poste et Baïnem...

Mon Dieu, où est ma ville altière et sereine, ouverte sur la Grande Bleue, bercée par

les poèmes de Momo ? Où est la joie de vivre ? Où sont les fanfares et les défilés du 1^{er} Novembre ? Où sont les promesses ?

Pleurons, enfants de la mer ! Pleurons, parce qu'il ne nous reste que les larmes. Il restera aussi ce que nul ne pourra nous enlever : notre amour extravagant pour ces terres. Sont-ils vraiment heureux ceux qui ont acheté les palaces américains avec l'argent du peuple ? Ils se ruent sur les biens matériels comme les gosses d'Oued S'mar tombent sur les décharges publiques. Les voleurs, les corrompus, les détresseurs de biens publics, aiment-ils cette terre comme nous l'aimons ? Il me semble parfois qu'ils ne sont là que pour accumuler les richesses et, quand il n'y aura plus rien à gratter, ils partiront...

Voilà Baïnem... C'est une ville. Jadis, ce n'était qu'une halte romantique sur le chemin des plages, une escale pour s'en mettre du Dahmane ou du Ankis plein les oreilles avant d'aller voir si Sidi Fredj a toujours les charmes chantés par Guerrouabi.

Mais Baïnem, c'est aussi l'immense forêt qui roule des épaules là-haut. On y allait par le puits du Zouave en passant par l'envoûtante auberge de Bouzid...

J'ai envie de faire un détour par le «Tir-aux-Pigeons», mais mon accompagnateur n'aurait rien compris à l'importance que j'attacherais immanquablement aux chimères, ces murs droits mais vides, écrasés par le poids des ans et battus par la houle des souvenirs. Peut-être y retrouverai-je l'inspecteur Tahar dans sa tenue de tous les jours, fièrement debout derrière le comptoir de son établissement, nous racontant blague sur blague sous la musique de ce vieux Tunisien qui ne quittait jamais sa douce compagne, une mandoline ravagée par l'âge...

Bousculade des sensations dans le tourbillon sans fin du temps qui passe... Nuits blanches aux ailes de lumière déployées sur les rivages fouettés par les vents de l'hiver. La mer hurlait et nous chantions pour lui faire oublier sa colère. Petits matins de départs.

La DS noire quittait l'artère de caillasse dans un crissement sans fin. Les potes d'El Harrach étaient partis. Il faisait jour. Poches vides et retour par bus... On avait presque honte de côtoyer ceux qui se levaient tôt pour aller au boulot... Là-bas, dans une crique pareille aux autres, une maison blanche ouverte sur le large. C'était Issyakhem et son sourire moqueur... Issyakhem dessinait nos billets de banque mais il était souvent fauché, en compagnie d'un autre grand fauché, Kateb Yacine ! Nous les rencontrions parfois dans des cafés sans étoile, rue Abane-Ramdane ou près de Cavaignac. C'était l'Algérie où l'on côtoyait, sans le savoir, des génies. Ils couraient les rues là où, aujourd'hui, ne passent que des affairistes pressés, des trabendistes robotisés, des extraterrestres aux mobiles collés aux oreilles...

Et la route qui se poursuit vers l'immense mine de soleil, là où se fabrique la lumière authentique, loin des minables ateliers de la contrefaçon. Là où meurt l'obscurité, sans tapage, ni pleurs. Presque en s'offrant à l'éclat du jour, comme s'offrirait une amoureuse à son amant... C'est quelque chose d'indéfinissable, quelque chose qui tombe du ciel comme une cascade éblouissante éveillant et le corps et l'esprit ; elle réveille aussi le génie de la mer qui se met alors à composer ses plus beaux tableaux.

Ecailles de lumières sur son corps frieux, pullulement d'étincelles dansantes, excitées par le vent du large... Extraordinaire sensation de bonheur et moment d'extase à nul autre pareil...

Revoilà la Madrague et ses nonchalantes barques somnolant sous la brise de midi, à l'heure où les sardines grillent dans les cuisines...

Je me souviens d'un temps où les Turcs ne faisaient pas la loi dans le secteur de la pêche. C'était l'époque où un parti – unique – avait plus de moralité et de rigueur que ces formations de pacotille produisant des milliardaires à la chaîne... Tu mangeras du thon, camarade ! Un grand restaurant nous ouvre ses portes. Le soleil s'y est invité avant nous. Nappes blanches bordées de rayons insolents.

Sidi Fredj n'est pas loin. Promenade tranquille sur la jetée. Les yeux se perdent dans les dédales de béton, visibles de loin. Jadis, en longeant la côte par bateau, on pouvait voir, tout au long du rivage, la verdure cavalier comme une fille berbère vêtue des couleurs chatoyantes de Kabylie ou des Aurès, le visage illuminé par un large sourire... Maintenant, ils ont ligoté la verdure, avant de l'enchaîner dans quelques enclos où elle attend l'arrivée des princes



Par Maamar Farah
farahmadaure@gmail.com

enturbannés. Camarade, je ne sais plus si tu vivras longtemps pour voir les pistonnés quitter ces rivages et le peuple revenir ici... Peut-être que ta fille vivra ce grand moment. Elle verra la nature reprendre ses droits et les fleurs repousser dans les champs de l'Algérie éternelle...

Pourquoi es-tu parti ? Pourquoi cette longue absence ? Tu en as du courage, mon ami ! Moi, je meurs si je fais un mètre en dehors de cette géographie où se conjuguent l'amour et l'absurde, cette carte que tu connais bien et que tes enfants dessinent, là-bas, pour oublier la neige.

Je vous admire, petits et grands harraga : vous arrivez à vivre sans le souffle du Dahra, sans la lumière de La Casbah, sans le sourire de Lalla Khedidja, sans ces feux de l'amour qui brûlent aux quatre coins du pays comme des torchères géantes ! S'ils devaient me proposer de choisir entre vivre libre ailleurs ou m'emprisonner ici, j'accepterais avec plaisir tes geôles, mon Algérie, car je continuerai à humer tes odeurs, à fouler ton sol, à te sentir près de moi. Tu es tellement grande que les petits ne voient pas ta splendeur et ton éclat !

Le bonheur n'a pas besoin d'argent, ni de visa, ni du clinquant des lumières de bimbeloterie, alignées sur des boulevards d'indifférence ; rien, juste l'honneur et la fierté d'être de cette terre de fraternité et de lumière...

M. F.

* Chronique du 21 novembre 2013, revisitée à l'occasion de la pause estivale.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

REJOIGNEZ L'ÉQUIPE DU SOIR D'ALGÉRIE
VOUS ÊTES JOURNALISTE CONFIRMÉ(E) ?
VOUS SOUHAITEZ DÉBUTER
DANS CETTE MAGNIFIQUE PROFESSION ?

Envoyez votre CV à : lesoiralgerie@yahoo.fr

Il sera exigé une maîtrise parfaite de la langue française,
le sens de l'initiative et une disponibilité totale.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)



L'amnistie fiscale expliquée aux nuls !

J'espère que l'on retiendra au moins une chose du passage de Abdekka à la tête du pays.

La leçon !

Attention ! L'amnistie fiscale, c'est un truc très compliqué à comprendre pour de petits esprits étroits comme les nôtres. L'amnistie fiscale se justifie tout à fait selon les économistes chevronnés. Je ne sais pas combien ils ont de chevrons sur le revers de leurs vestes, mais ils en ont, donc ils ont raison de dire, d'écrire et de décréter que l'amnistie fiscale est inévitable et nécessaire. Mais bon, comme pour tout concept hermétique, compliqué et ardu, il y a toujours moyen d'expliquer avec des mots simples. Je vais tenter de le faire, fi sabil Allah et fi sabil la sortie de crise, Inch'Allah-Peut-être. Pour qu'il y ait une amnistie fiscale, il faut à la base des gens qui travaillent au noir, en dehors des réseaux légaux et déclarés. Et dans la langue française, comme dans d'autres langues du reste, ces gens-là portent un nom : bandits. Trafiquants. Sacripants. Bidouilleurs. Arnaqueurs. Dissimulateurs. Finalement, il existe une flopée de noms. Comme quoi, les langues sont riches ! Avancions ! Maintenant que nous avons plus ou moins compris l'origine de l'amnistie fiscale, les fraudeurs, il faut intégrer l'élément sans lequel tout cet édifice d'amnistie n'aurait aucun sens. Il s'agit de la période d'exercice hors cadre légal. Simplifions. Tu es un indélicat travaillant dans l'informel, ce qui t'intéresse au plus

haut point, c'est la période, chrono en main, durant laquelle tu peux pratiquer ton «commerce» illégal. Elle se calcule de manière très précise. Entre deux amnisties fiscales ! Tu prends une amnistie fiscale. Tu prends la deuxième amnistie fiscale celle qui lui succède. Le temps entre les deux t'es dédié, t'es entièrement offert, mon gugusse ! Allez ! Mange ! Allez ! Bouffe ! Et à un moment donné, alors que t'es en train de t'empiffrer, de t'en mettre plein les fouilles et même ailleurs, y a l'arbitre – je ne vous ai pas parlé de l'arbitre ? Pas grave, ils en changent tout le temps ! – qui siffle un temps mort et qui dit la chose suivante. Ou du moins quelque chose d'approchant, car, ne l'oubliez surtout pas, je simplifie pour la bonne cause, celle de la compréhension large de tout ça par les triples buses que nous sommes. Donc, l'arbitre siffle et dit : «Attention ! A.T.T.E.N.T.I.O.N ! Je vais arrêter la partie. Le temps que vous rentriez aux vestiaires, que vous preniez une douche, que vous endossiez une autre tenue, un peu plus présentable, et après, quelque temps après, vous pourrez reprendre le match. Pour le reste de la saison, pas de lézards ! Vous pourrez à nouveau jouer avec vos anciennes tenues, ou d'autres si les vieilles vous semblent trop usées ou pas assez fun.» Voilà ! En gros, et modestement, sans tambour ni trompette, je viens de vous expliquer le principe de l'amnistie fiscale-DZ. Enfin, avec un tambour, quand même. Celui de la machine à laver ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.